



De l'art de la mémoire à l'art d'espérer

Sébastien Marot

► To cite this version:

Sébastien Marot. De l'art de la mémoire à l'art d'espérer. Panos Mantziaras & Paola Viganò. L'Urbanisme de l'espoir, Métis Presse, 2018. hal-03508998

HAL Id: hal-03508998

<https://hal.science/hal-03508998>

Submitted on 11 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE L'ART DE LA MÉMOIRE À L'ART D'ESPÉRER

Sébastien Marot

Le titre que j'ai choisi de donner à cette intervention, «De l'art de la mémoire à l'art d'espérer», comporte une nuance autobiographique et relève en quelque sorte de l'injonction personnelle. Il y a une vingtaine d'années, m'étant fixé le programme d'élucider ce que j'avais appelé «l'alternative du paysage» – c'est à dire l'inversion de perspective entre site et programme qui était à l'œuvre dans les projets d'un certain nombre de paysagistes, et qui me paraissait de nature à pouvoir inspirer les autres disciplines de projet que sont l'architecture et l'urbanisme –, j'avais cru pouvoir ramasser les leçons de cette approche *site-specific*, de cette poétique du site, ou de ce *sub-urbanisme*, comme je l'appelais, dans une petite morale provisoire en quatre préceptes ou réflexes de projet:

1/ *L'Anamnèse*: une curiosité active pour la mémoire du site où l'on est appelé à développer un projet, attentive à repérer les traces, les vestiges, les restes contenus dans celui-ci et à les mobiliser, sous bénéfice d'inventaire critique, comme autant de possibles, comme autant de potentiels que le projet pourrait ménager, voire réaliser, ou encore réinventer.

2/ *La vision en épaisseur*: l'habitude ou la capacité critique de considérer le site non comme une surface ou une étendue dont un plan suffirait à rendre compte, mais bel et bien comme un *volume* étagé ou stratifié d'interactions multiples entre la lithosphère et l'atmosphère. Bref, une vision en coupe ou en transect du paysage. De ce point de vue, la phrase souvent citée de Michel Corajoud – «le paysage, c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent» – me paraît un peu courte.

3 / Une *pensée relative* ou «relationnelle»: une propension à considérer le site non pas tant comme une collection d'individus et d'objets (vivants ou inertes, naturels ou construits) mais plutôt comme un champ de relations entre ces «choses» ou «objets». De ce point de vue, l'analogie également proposée par Michel Corajoud entre paysage et conversation, me semble, elle, absolument pertinente.

4 / Un *regard dynamique*: l'attention critique au fait qu'un site n'est pas tant un produit, dont le portrait complet pourrait être photographiquement tiré à un temps T, qu'un processus ou un complexe de processus évoluant dans le temps à la fois cyclique et linéaire (MAROT 1995: 54-81).

Comme vous le voyez, cette morale par provision du sub-urbanisme célébrait en un sens la nature fondamentalement *spatio-temporelle* des sites et des situations: tandis que les préceptes 2 et 3 portent plutôt sur le versant spatial du paysage, en invitant à prendre toute la mesure de son volume et des interactions qui le produisent, les préceptes 1 et 4 insistent plutôt sur son versant temporel: le fait qu'un site est un héritage ou un legs (qu'il faut la plupart du temps déchiffrer et endosser sans l'aide d'un testament), mais aussi un théâtre de phénomènes en cours – météorologiques, biologiques, hydrologiques, etc. – où les acteurs sont loin de se réduire aux seuls humains qui les occupent ou les traversent.

En 1997, quand je me suis mis au travail pour essayer d'approfondir et d'illustrer ce quateron d'utiles préceptes, j'avais plus ou moins dans l'idée, sans que cela constitue un programme à proprement parler, de consacrer un article à chacun d'entre eux. Et c'est ainsi que, deux ans plus tard, est paru dans *Le Visiteur*, la revue que j'avais fondée et que je dirigeais à l'époque, le premier de ces quatre essais potentiels, consacré à l'anamnèse, intitulé «L' Art de la mémoire, le territoire et l'architecture», article qui, au gré de ses traductions, allait devenir un petit livre sous le titre alternatif de *Sub-urbanism and the Art of Memory*¹. Seulement voilà, je n'ai pas donné suite à mon vague programme, et cet essai, que j'ai pourtant écrit dans une sorte d'enthousiasme, et qui est d'ailleurs le seul dont je ne retrancherais rien aujourd'hui, est resté veuf des trois autres.

La paresse, même si elle est assez invétérée chez moi, et soutenue par toutes sortes de bonnes raisons théoriques, n'est pas seule en cause. En fait, c'est sans doute le propre des livres dans lesquels on s'investit beaucoup que de chambouler les programmes et d'esquisser d'autres ensembles ou d'autres configurations théoriques que celles dont ils étaient censés faire partie intégrante au départ. Ainsi, peu de temps après la publication de *l'Art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, je me mis à regarder ce petit livre non pas comme le premier pilier d'un carré d'essais consacrés à la théorie du sub-urbanisme, mais plutôt comme le premier volet d'un diptyque sur l'écologie du temps, et dont le pendant aurait été symétriquement consacré à *l'art d'espérer*.

Pour clarifier ce que j'entendais par là, par cet art d'espérer qui serait l'objet de ce second volet, il me faut revenir un instant sur l'art de la mémoire auquel je m'étais intéressé dans le premier. Vous savez sans doute que cette expression d'*ars memoriae* est ancienne, et qu'elle renvoie à la mnémotechnique qu'avaient développée les orateurs antiques, qui ne disposaient pas de prothèses ou de supports d'écritures tels que livres, carnets ou ordinateurs, pour conserver vivants dans leur esprit la matière et l'ordre des savoirs qu'ils avaient acquis ou des discours qu'ils entendaient tenir. Plus de cinq siècles après l'invention de l'imprimerie, et à une époque où les technologies de la mémoire artificielle ou *exosomatique* ont littéralement explosé (dans ce que Marshall McLuhan a appelé la «Galaxie Gutenberg»), il faut un véritable effort d'imagination pour se représenter la discipline et l'art que devaient développer les anciens pour conserver et structurer leur savoir et leur pensée. Et c'est l'immense mérite de l'historienne des idées Frances Yates (dans son livre de 1966, *The Art of Memory*), – et de quelques autres après elle, comme Paolo Rossi ou Mary Carruthers – que d'avoir exhumé ces techniques d'imagination, d'architecturation et de spatialisation mentale auxquels les anciens avaient recours, et retracé leur évolution jusqu'à leur progressive relégation, marginalisation ou disparition dans l'économie du savoir à l'époque moderne. Curieusement, nous apprend Frances Yates, le modèle, ou disons la métaphore favorite de l'*ars memoriae* était architecturale, urbanistique ou paysagère, et tout mon essai visait en somme à suggérer que, cette métaphore étant réversible,

l'objet de nos disciplines de l'architecture, de l'urbanisme ou du paysage était indissolublement spatio-temporel, et que leur vocation était justement aujourd'hui de ménager, voire d'augmenter l'épaisseur temporelle, et en l'occurrence mémorielle, des sites et des situations, c'est-à-dire des territoires.

Je ne souhaite pas m'étendre davantage sur les arguments développés dans cet essai que vous pouvez lire vous-même si cela vous chante, mais juste relever le caractère aujourd'hui paradoxal, voire quasi oxymoresque, de cette expression d'art de la mémoire. L'idée généralement reçue est que, même si notre éducation scolaire nous a vaguement appris à apprendre, et à développer quelques techniques personnelles – la plupart du temps inconscientes – pour *retenir nos leçons*, la mémoire est plus ou moins un don: les uns en ont une bonne et les autres une mauvaise, qu'on en ait une ou pas, etc. En somme, avec tous les moyens dont nous disposons pour suppléer nos défaillances, rien n'est plus éloigné de nous que l'idée selon laquelle la mémoire devrait faire l'objet d'une discipline particulière et plus encore qu'elle serait un art, digne d'être cultivé de façon individuelle ou collective. L'opinion qui tendrait plutôt à prévaloir est qu'il est même inutile de s'en embarrasser trop, et qu'il vaut mieux, à tout prendre, acquérir des techniques (ou des «moteurs») de recherche susceptibles de nous aider à localiser le savoir et l'information là où ils ont été dûment consignés.

Mon intention n'est pas d'abord ici de m'élever contre un phénomène de réification qui tend à présenter la mémoire et la culture comme une chose disponible et même abondante, tellement abondante qu'il serait superflu de s'en alourdir l'esprit, plutôt que, comme une activité patiente de construction et d'assimilation, c'est à dire, oui, comme un art, dont les techniques seraient susceptibles d'être amendées et partagées. En somme, pourrait-on dire, l'art n'est pertinent, voire nécessaire, que là où la chose en question – en l'occurrence la mémoire – n'est justement pas déjà là, disponible, à portée de main, mais doit être produite, entretenue ou sauvegardée comme une ressource fragile, qui menace à tout instant de faire défaut. Si les anciens développèrent un *ars memoriae* (avec ses techniques d'imagination et de spatialisation) comme *discipline* absolument

essentielle de leur *paideia*, c'est bien à cause de la conscience aigüe qu'ils avaient du caractère hautement fragile et volatile de leur culture, et parce que manquaient les moyens exosomatiques de la thésauriser et, j'allais dire, de l'oublier.

Et c'est là, vous le devinez, que le parallèle ou la symétrie avec l'espoir ou l'espérance prend tout son sens à mes yeux. Vous connaissez peut être la théorie augustinienne du temps, exposée dans le 11^e livre des *Confessions*, qui présente les trois directions de la conscience humaine du temps comme la *Memoria* (du passé), le *Contuitus* ou attention (au présent) et l'*Expectatio* (du futur). Elle a le mérite, si on la laïcise, de ramasser dans une belle triade notre conscience du temps, dont la richesse, l'intensité et l'extension sont directement fonction de celles de ces trois intentionnalités: la mémoire, l'attention, et l'attente ou, autrement dit, l'expectative ou l'espoir.

En un sens, dans notre monde, il en va de l'espoir comme de la mémoire. L'idée générale est que l'espoir – c'est à dire le sens du futur – comme la mémoire – c'est-à-dire le sens du passé – est quelque chose que l'on a ou dont on manque. Et c'est là ce qui différencie, selon le cas, ceux qui se considèrent, souvent avec une égale et tranquille complaisance, comme optimistes ou comme pessimistes. Pas plus que la mémoire, l'espoir n'est considéré ordinairement comme quelque chose dont il faudrait prendre soin, qui serait susceptible d'être ménagé ou cultivé, et qui relèverait d'un art à part entière: a *matter of art*. Pourtant, malgré ce parallèle théorique entre l'un et l'autre, on ne peut pas dire – c'est en tout cas mon sentiment (peut-être biaisé par mon statut d'occidental tardif) – qu'à la bourse des ressources et des valeurs du monde contemporain, les situations respectives de l'espoir et de la mémoire soient comparables. Alors que les banques de la mémoire sont *apparemment* pléthoriques, le moins que l'on puisse dire est que les réserves de l'espérance paraissent fondre à toute allure – quand bien même cette situation de carence chronique serait plus ou moins masquée par toute une inflation de déni ou de fausse monnaie. Cette banqueroute de l'espoir, de plus en plus manifeste dans toute la dégringolade qui va du nihilisme au «No future» des punks, ce sont les environnementalistes qui en ont dressé et qui en dressent chaque jour

le constat dans un rapport global de plus en plus accablant, dont les différents volets (changement climatique, descente énergétique, stress hydrique, érosion et pollution des sols, chute vertigineuse de la biodiversité, explosion démographique et urbaine etc. avec le cortège des tensions et des menaces géopolitiques afférentes) sont de mieux en mieux documentés. Tous ceux qui prennent un peu sérieusement la peine de se tenir au courant sur ces questions, et qui ne sont pas prêts à se payer de mots où à «positiviser» à bon compte, ne peuvent que constater que «tout peut s'effondrer» – pour reprendre le titre de l'excellent *Manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* de Pablo Servigne et Raphaël Stevens (2016) – et que les «raisons d'espérer» soit disant disponibles, c'est-à-dire prêtes à l'usage et fournies par les administrations (post-) industrielles sur leur capacité à mesurer, gérer et administrer ces gigantesques défis, sont on ne peut plus ténues, fragiles, voire trompeuses. On se souvient de la fameuse réponse que Marx fit un jour à Arnold Ruge avec qui il correspondait alors (en 1843), et qui s'étonnait de la confiance qu'il manifestait dans l'avènement d'une révolution alors que tous les signes invitaient au contraire au découragement:

Vous ne me direz pas que j'estime trop le temps présent, lui écrivait Marx; et si pourtant je n'en désespère pas, ce n'est qu'en raison de sa propre situation désespérée, qui me remplit d'espoir.

Sans vouloir établir un parallèle strict, ni entre le diagnostic que dressait Marx de son époque et celui que les environmentalistes dressent de la nôtre, ni entre la révolution qu'il escomptait et la renaissance de l'art d'espérer à laquelle j'entends contribuer, je souhaite simplement, par cette allusion, vous faire remarquer que les conditions de rareté de l'espérance et de faillite manifeste du «prêt à espérer» sont peut-être réunies aujourd'hui pour que l'espoir soit considéré, non plus comme quelque chose que l'on pourrait avoir ou pas, mais comme quelque-chose que nous avons la responsabilité, notamment en tant qu'architectes ou urbanistes, de sauvegarder, de structurer et de cultiver, c'est-à-dire comme un *matter of art*. En d'autres termes, il me semble que notre époque est mûre pour forger cet autre oxymore apparent d'un «art d'espérer», et que cet art

improbable touche au coeur de ce que sont, ou devraient être, les disciplines du paysage, de l'architecture et, *peut-être*, de l'urbanisme. Je reviendrai plus tard sur cette dernière réserve.

Le problème, que j'aimerais aborder maintenant, c'est qu'une bonne part de l'éthique environnementale contemporaine entretient une méfiance et même une suspicion assez forte à l'égard de ce que Ernst Bloch avait appelé le «principe espérance», c'est-à-dire vis-à-vis de toute la tradition utopiste de reconstruction théorique du cadre social, tradition que Hans Jonas, en l'assimilant ou en l'amalgamant à la tradition marxiste, rend largement responsable ou complice de l'industrialisme prométhéen qui est très largement à l'origine de l'impasse environnementale. C'est ce que remarque, très justement à mon avis, l'historien des idées Serge Audier dans son gros livre récent dont le titre *La société écologique et ses ennemis*, est subtilement démarqué de celui du fameux ouvrage libéral de Karl Popper, *La Société ouverte et ses ennemis*. Dans ce livre, tout en reconnaissant la validité globale de ce jugement sur la difficulté que les mouvements de gauche ont eue à intégrer la question environnementale à leur programme d'émancipation, Serge Audier s'emploie à repérer toute une nébuleuse de théoriciens et d'activistes occidentaux qui, sur un éventail assez large, de l'anarchisme au républicanisme, développèrent un réquisitoire contre les ravages et les nuisances de l'industrialisme, et les arguments d'un discours que Serge Audier qualifie de pré-écologiste. Je vous recommande la lecture de ce livre, qui non seulement examine les positions d'un certain nombre de figures connues, souvent à la croisée des champs scientifique et politique (Fourier et les fouriéristes, Thoreau et les transcendentalistes, Alfred Russell Wallace, Ruskin et William Morris, Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, etc.), mais révèle également toute une constellation d'autres penseurs qui méritent assurément d'être relus aujourd'hui. Son ambition affichée est ainsi de faire valoir, par contraste avec un environnementalisme holiste et organiciste, conservateur, réactionnaire, agrippé aux valeurs dépassées des sociétés fermées, les sources, les références et les promesses d'un discours environnemental progressiste, fondamentalement couplé au programme d'émancipation, mais d'une émancipation différente... et le sous titre du livre est justement: «Pour une histoire

alternative de l'émancipation». Même si je trouve que dans sa façon d'opposer un bon environnementalisme (de gauche) et un mauvais (de droite), Audier tombe un peu dans le manichéisme qu'il combat par ailleurs, le fait est qu'au dernier chapitre, fort de toute la généalogie qu'il a dressée, il aborde le problème qui m'intéresse ici en évoquant Hans Jonas dont le maître livre, *Le Principe responsabilité* (1979), prenait donc le contre-pied de celui d'Ernst Bloch, *Le Principe espérance*.

On sait, écrit Audier, que face à la crise écologique et à la disparition de la frontière entre la «polis» et la «nature» – le naturel ayant été «englouti par la sphère de l'artificiel» – Jonas se propose de repenser entièrement l'éthique et l'impératif catégorique de Kant, sous la forme suivante: «Agis de telle sorte que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre». Significativement, Jonas propose aussi une formulation négative: «Ne compromets pas les conditions pour la survie indéfinie de l'humanité sur Terre». (AUDIER 2017: 714)

Audier insiste sur cette formulation négative, très en phase avec le principe de précaution que Jonas aura largement promu, et avec sa répudiation des utopies sociales, à son avis largement marquées par le sceau du prométhéisme technoscientifique. L'éthique environnementale à la Jonas serait donc essentiellement une éthique du «ne pas», qui plaiderait pour la «modération des fins» contre «l'immodération de l'utopie», et qui ferait ainsi fondamentalement l'économie d'un «rapport positif à l'avenir, donc susceptible de mobiliser les énergies plutôt que de les décourager». La question critique que soulève Audier est donc la suivante:

Pouvons-nous faire l'économie d'un *projet de société* pour concevoir et créer une société libérée de la fuite en avant productiviste et qui s'assignerait par conséquent d'autres finalités collectives et individuelles? Est-il possible de se passer d'un *imaginaire alternatif* de la société souhaitable, au risque de s'en tenir à la critique, à la lamentation et à l'indignation, ou encore à des révoltes purement individuelles ou microcommunautaires – toutes choses assurément fort précieuses mais insuffisantes pour sortir de ce qui est en question tant l'enjeu est par essence collectif et même programmatique? (AUDIER 2017: 717)

Remarquez, et retenez bien ce dernier mot.

J'aimerais faire ici, à ces questions posées par l'historien des idées, une réponse de maquignon: non, on ne peut pas faire l'économie d'un projet de société et d'un imaginaire alternatif, du moins si l'on n'entend pas se laisser guider uniquement par «l'heuristique de la peur» que recommande Jonas, ni rejoindre l'armée passablement bruyante des «indignés». Mais en même temps, comme disaient les paysans autrefois, on ne peut pas non plus «mettre la charrue avant les bœufs». J'aime beaucoup cette expression que je traduirais ici de la façon suivante: on ne peut pas mettre le *programme* (de cette société collective, alternative, soutenable et désirable) avant l'*épreuve*, nécessairement locale, individuelle et micro-communautaire, du *problème*. Pour dire la même chose encore autrement, je ne crois pas que l'on puisse travailler ou contribuer utilement à la constitution d'une société alternative ou d'un autre imaginaire collectif *du* monde si l'on ne s'implique pas activement, d'une façon ou d'une autre, dans la composition et le ménagement d'*un* monde. Et c'est précisément la discipline, la sagesse ou la vigilance active qu'il faut nourrir pour entretenir un «rapport positif à l'avenir», mais qui ne passe pas par le préalable d'un programme, que je désignerais volontiers du nom d'art d'espérer.

Lorsque, il y a de cela quelques années, j'ai eu la curiosité d'aller taper à tout hasard, dans Google, le syntagme «art d'espérer», je n'ai pu obtenir en retour qu'une seule occurrence significative, une sorte de hapax. Elle provient de l'œuvre du marquis de Vauvenargues, le fameux moraliste français du 18^e siècle, où l'on trouve en effet la maxime ou réflexion suivante, étonnante de concision: «La patience est l'art d'espérer» (CLAPIERS 1857: 404). Vous conviendrez sans doute qu'en le donnant ainsi comme une définition de la patience, l'on saurait mieux distinguer l'art d'espérer de tout l'*ethos* de l'anticipation, de la programmation, du pari sur l'avenir, ou de la pure et simple souscription liminaire à un «projet de société». Mais vous noterez en même temps que *présenter la patience comme un art*, c'est en faire tout autre chose qu'une simple disposition à endurer ou supporter passivement l'état des choses. C'est la considérer au contraire comme une attention active (comme lorsque l'on *attend* un enfant) qui n'a rien à voir avec les jeux de cartes solitaires auxquels on s'adonne pour se distraire et «passer le temps», mais tout à voir en revanche avec le soin, la sollicitude,

le souci et la veille maïeutique, c'est-à-dire avec ce *ductus* ou cette animadversion – on dirait aujourd'hui cette « tournure d'esprit », attentive et attentionnée – que rend assez bien le mot anglais de *carefulness*.

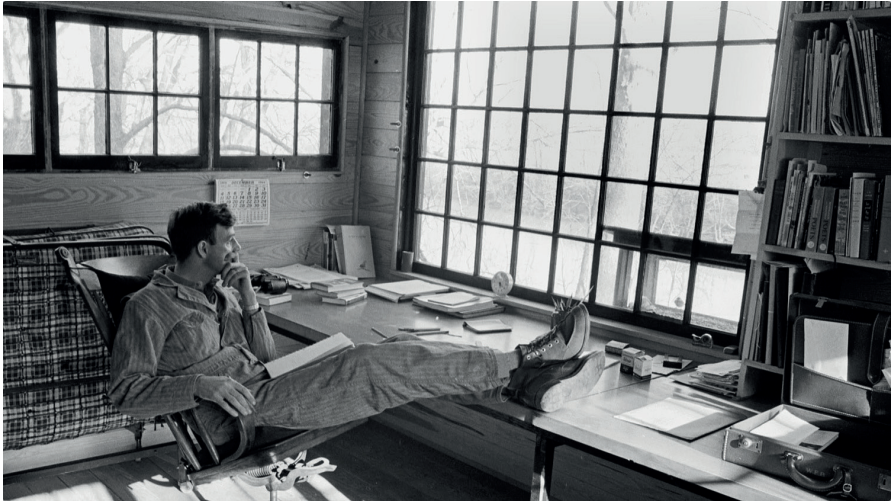
Pour tout dire, cette réflexion de Vauvenargues – qui date donc de la première moitié du 18^e siècle – sent très fort la sagesse classique trempée de bon sens paysan, et sculptée par l'*ethos* de l'horticulture, du maraîchage et de l'agriculture vivrière pré-industrielle. Sans forcer beaucoup, on pourrait faire de cette expression « d'art d'espérer » une définition quasi parfaite des formes les plus abouties, les plus savantes et les plus soignées qu'a pu prendre, ici et là, cette agriculture traditionnelle – même s'il faut se garder d'idéaliser la réalité de pratiques qui furent souvent, non seulement, éprouvantes mais délétères pour leur environnement.

De fait, dans l'*ethos* de l'agriculture traditionnelle (si l'on me permet cette généralisation abusive), le programme n'est pas défini à l'avance ou en amont, mais est en quelque sorte implicite, contenu dans les circonstances, dans le site, c'est-à-dire dans l'écosystème et la culture de la région où cette activité se déploie, dans les règles et les cycles de son métabolisme et de son renouvellement. Pour le dire dans les termes du fameux agriculteur et écrivain agrarien Wendell Berry (ill. 1):

Parce que le sol est vivant, varié, complexe, et parce que ses processus se prêtent mieux à l'imitation qu'à l'analyse, mieux à la sollicitude qu'au forçage, l'agriculture ne pourra jamais être une science exacte. Il y a une inévitable parenté entre l'agriculture et l'art, car l'agriculture (farming) repose tout autant sur le caractère, le dévouement, l'imagination, et le sens de la structure, que sur le savoir. *It is a practical art.*²

L'agriculture est un art pratique...

Mais elle est aussi – ajoutait Berry – une religion pratique, une pratique de la religion, un rite. En cultivant, nous accomplissons notre connexion fondamentale à l'énergie et à la matière, à la lumière et aux ténèbres. Dans les cycles de l'agriculture, qui ne cessent de transmuter l'énergie élémentaire à travers les saisons et les corps des choses vivantes, nous reconnaissons le seul infini qui soit à la portée de notre imagination. Nous ignorons combien de temps ce cycle de l'énergie se poursuivra; il devra s'arrêter un jour, du moins sur cette planète, quelque part avant l'extinction du Soleil. Mais en nous réglant sur lui ici-bas, dans la parcelle de



1. WENDELL BERRY DANS SA FERME DU KENTUCKY, ANNÉES 1970.

temps qui nous est accordée à l'intérieur de l'inimaginable durée de la consommation du Soleil, nous touchons à l'infini; nous nous alignons sur la loi universelle qui a déclenché ces cycles et qui leur survivra.

Et Wendell Berry concluait son argument par une remarque étymologique:

Le mot «agriculture», après tout, ne signifie pas «agriscience», et moins encore «agribusiness». Il signifie «culture de la terre». Et «culture de la terre» est à la racine des notions de «culture» aussi bien que de «culte». Les idées de labour et de culte (worship) sont donc combinées dans celle de *culture*. Et ces mots viennent tous d'une racine Indo-Européenne qui signifie à la fois «to revolve» (tourner, être en rotation), et «to dwell» (habiter, demeurer). Vivre, survivre sur terre, prendre soin du sol, et «rendre grâce», toutes ces choses sont fondamentalement liés à l'idée de cycle. Et ce n'est qu'en comprenant la complexité et l'amplitude du concept d'agriculture que l'on peut bien mesurer les menaçantes réductions qu'implique le terme d'«agrobusiness».³

Un peu plus loin dans le même chapitre de son vigoureux plaidoyer contre l'agronomie industrielle, *The Unsettling of America*, sous titré «Culture and Agriculture», Wendell Berry précise ce qu'il entend par «art», mais en utilisant un autre mot, celui de *skill*:

La connaissance effective de cette unité (entre le cerveau et la main, la puissance et la responsabilité, l'homme et l'outil), ne réside pas tant dans la doctrine que dans le soin (l'adresse, l'habileté ou le savoir faire). Le soin, au meilleur sens du mot, est la mise en œuvre, la reconnaissance et la signature de la responsabilité vis-à-vis des autres êtres vivants. Il est l'incarnation pratique de la valeur. Son opposé n'est pas seulement l'inaptitude ou la gaucherie mais l'ignorance des sources, des dépendances et des relations.⁴

Si j'ai pris le temps de citer Wendell Berry de façon appuyée, ce n'est pas seulement parce je pense que ses écrits, à la croisée des mouvements environnementaux et agrariens, sont remarquables et mériteraient d'être enfin traduits en Français – comme du reste ceux de Wes Jackson, le fondateur du Land Institute sur lequel je reviendrai –, mais surtout parce qu'en attirant l'attention sur l'intime relation qui existe entre agriculture, culture et religion, ils illustrent parfaitement combien l'agriculture vivrière relève en effet de ce que j'appelle «l'art d'espérer», et le sens profond que l'on peut donner à la maxime de Vauvenargues.

En déclarant que l'agriculture, et le monde en général, doivent «remplacer le souci de la production par le souci de la reproduction», c'est-à-dire par celui de ménager le sol en conservant ou augmentant sa fertilité, Berry, tout comme Wes Jackson, s'inscrivent directement dans le sillage et dans l'héritage du principal père fondateur de ce que l'on appelle aujourd'hui l'*organic farming* ou l'agroécologie, à savoir l'agronome anglais Albert Howard (1873-1947). Ce dernier, notamment à partir de missions d'observation des pratiques agricoles traditionnelles de l'Inde Coloniale, en particulier à Indore (un peu comme Patrick Geddes pour l'urbanisme), développa – dans deux livres majeurs, son *Testament agricole* de 1943, et son grand opus *Soil and Health* (paru en 1947, l'année de sa mort) – non seulement une critique radicale de la généralisation des intrants artificiels (boostage, herbicides et pesticides de l'industrie chimique), des pratiques de la monoculture, ainsi que des orientations délétères à ses yeux des politiques agricoles et des politiques de la recherche agronomique en Occident, mais jeta surtout les bases d'une tout autre approche fondée sur le ménagement et l'enrichissement des sols et de leur structure (rotations, associations, recyclages), indexée sur la spécificité des lieux, des

écosystèmes et de leurs cycles, et puisant aussi bien dans l'intelligence et l'expérience des traditions vernaculaires que dans les progrès d'une culture scientifique et savante délibérément *site-specific*, ou *site-oriented*, plutôt que dans l'application top-down de recettes universelles élaborées en laboratoire.

Je n'ai ni le temps ni le coeur de m'étendre ici sur la façon dont le testament de Howard et de quelques autres (assez nombreux en fait) fut littéralement ignoré et passé à la trappe au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ni comment, sous le nom de «Révolution Verte» et en affichant les meilleures intentions du monde («nourrir la Planète», «combattre la faim et la pauvreté», «soulager le travail des paysans»), l'agrosience et l'agroindustrie, en recyclant une bonne partie des investissements technologiques massifs développés pour la guerre, s'engouffrèrent au contraire dans la monoculture (qui plus est d'annuelles plutôt que de vivaces), dans l'élevage intensif, dans la généralisation des intrants de l'industrie chimique, dans l'addiction systématique de l'agriculture aux produits des industries d'extraction, dans la motorisation galopantes de toutes les tâches, dans la surcapitalisation et le surendettement des exploitations, dans l'éradication des haies et des polycultures vivrières ou de subsistance, et enfin dans des politiques de remembrement à la hache dont l'effet a été d'accélérer drastiquement l'exode rural, de contribuer à l'explosion des faubourgs, des banlieues et des bidonvilles et d'aggraver la rupture métabolique entre ville et campagne. En bref, une politique qui, sous couvert de sauver la planète, a systématiquement tapé dans son capital plutôt que de ménager et de faire fructifier ses intérêts. Wendell Berry est l'un de ceux qui a le plus précocement et le plus éloquemment décrit ce phénomène, et si vous en souhaitez une description actualisée, à la fois limpide et précise, je ne saurais mieux faire que de vous recommander la lecture des opuscules remarquables qu'un autre agronome, franco-suisse celui-ci – il dirige la Fondation Charles Léopold Meyer Pour le Progrès de l'Homme qui est basée à Lausanne et Paris – a publié au cours de la dernière décennie. Il s'agit de Matthieu Calame, dont les quatre ouvrages (CALAME 2007; 2008; 2011; 2016) sont absolument remarquables, tant sur le fond que sur la forme, pour l'intelligence avec laquelle ils vulgarisent

l'histoire et les enjeux d'un problème tout à fait majeur, et assez largement négligé par les intellectuels.

Cette histoire de l'industrialisation massive de l'agriculture, dont je viens de brosser à grands traits les effets depuis le début des Trente Glorieuses – mais qui s'annonce dès le lendemain de la Première Guerre mondiale, et même à certains égards dès la seconde moitié du 19^e siècle –, vous comprenez bien qu'elle est non seulement parallèle, mais intimement liée (presque par un phénomène de vases communicants), à celle de l'urbanisation et de l'urbanisme.

En fait, toute l'histoire de l'urbanisme, concept et discipline nés pour gérer l'extension prodigieuse des villes consécutive à l'accélération de l'exode rural déclenchée par la révolution industrielle, est littéralement concomitante de cette histoire de l'industrialisation de l'agriculture. Tellement concomitante, tellement liée en même temps à cette rupture métabolique consommée, cet éloignement ou ce divorce grandissant entre ville et campagne – si bien théorisés par les économistes dans leur très artificiel gradient analytique des activités en trois secteurs (primaire, secondaire et tertiaire), – que cette mutation de l'agriculture et des territoires ruraux est très largement passée à l'arrière-plan des préoccupations de nos disciplines, comme une sorte de donnée impensée, ou de fond non questionné, un *no-man's land* intellectuel où prospèrent l'ignorance et le déni.

On pourrait bien sûr citer toutes sortes d'exceptions à cette relégation de l'agriculture par les architectes et les urbanistes au cours du 20^e siècle, de Geddes, Mumford et de la Regional Planning Association, à la Broadacre de Wright ou même au projet Ferme Radieuse de Le Corbusier, mais j'ai bien peur qu'en définitive, la chronologie de cette série d'exception ne ferait que confirmer, globalement, le caractère progressif et irrésistible de cette relégation.

Plus personne aujourd'hui dans nos milieux n'attribuerait à autre chose qu'à un amusant hasard le fait, pourtant hautement significatif à mon avis, que l'une des meilleures copies médiévales du *De Architectura* de Vitruve, celle du codex Mediceus Laurentianus, ait été reliée par les copistes du 14^e siècle dans un seul et même volume avec le *De Re Rustica* de Varron, son exact contemporain des débuts de l'Empire Romain, et le *De Agricultura* de

Caton... comme si, oui, ces deux disciplines que sont l'agriculture et l'architecture, pouvaient être regardées comme les volets complémentaires d'une même préoccupation pour le ménagement et l'embellissement des territoires. Pour ma part, je vois en tout cas dans cet amusant hasard, une invitation, l'indice que nous autres, qui nous préoccupons du futur de l'architecture et de l'urbanisme, ferions bien de prendre langue avec ceux qui, du côté de l'agriculture, ont engagé la plus profonde révision critique des modèles de l'industrie agricole et de l'agronomie.

Autant dire tout de suite que ce n'est pas du tout ce que font nombre d'architectes et d'urbanistes qui se contentent aujourd'hui d'annexer purement et simplement la problématique agricole, par OPA, en brandissant toutes sortes de labels futiles, comme celui d'*agritecture* (ill. 2 et 3), pour vendre des potions magiques et des remèdes miracles, tous significativement destinés à sauvegarder leur crédo selon lequel la métropole moderne et les technologies prométhéennes qui l'ont boostée vont naturellement accoucher d'un hybride métropolitain, un mixte génétique de ville et de campagne qui opérera la rédemption de



2. SYSTÈME HYDROPONIQUE À 3 600 m D'ALTITUDE, CHICANI, BOLIVIE. LES SYSTÈMES HYDROPONIQUES PRODUISENT GÉNÉRALEMENT DES LÉGUMES ET DES PLANTES SANS TERRE. L'EAU EST LA SEULE RESSOURCE DISPONIBLE D'OÙ LES LÉGUMES PUISENT LES NUTRIMENTS DONT ILS ONT BESOIN (@ SHAHNAZ RADJY).



3. PROJET « PARIS SMART CITY 2050 », POUR UNE VILLE DURABLE, DENSE ET CONNECTÉE (@ VINCENT CALLEBAUT ARCHITECTURES).

l'une et de l'autre⁵. Dans ce qui tue croît aussi ce qui sauve... donc... en avant comme avant. Attention, je ne dis pas du tout que les efforts faits pour intégrer les questions agricoles, botaniques, faunistiques et vivrières dans les écosystèmes urbains et les programmes d'architecture sont inutiles, bien au contraire – c'est une vague de fond, et bien des gens sérieux s'y emploient aujourd'hui –, mais simplement que les prétentions à annexer ces problématiques comme de pure et simples problématiques d'architecture et d'urbanisme me paraissent non seulement futiles, mais la plupart du temps vaines, dilatoires et débiles, c'est-à-dire dangereuses.

À ma connaissance, les interlocuteurs les plus intéressants dans ce champ appartiennent aujourd'hui à deux courants de pensée et d'action, à deux sphères différentes mais voisines qui s'appellent l'une l'agroécologie, et l'autre la permaculture. L'agroécologie est une science ou un faisceau de recherches et de préoccupations convergentes, une école

de pensée au sein de la science agronomique contemporaine, fondée sur l'observation de la dynamique et des cycles des écosystèmes et des agro-systèmes, qui questionne la façon dont les modèles productivistes cultivent la plante au détriment du sol, ou la façon dont les politiques de recherches siphonnent les crédits au profit de l'ingénierie génétique plutôt que d'investir dans la pédologie ou l'étude des communautés d'organisme et de leur rotation, ou encore la façon dont elles privilégient les recherches générales sur l'étude de milieux situés. Quant à la permaculture, elle est une nébuleuse d'acteurs, individus ou petites communautés, une nébuleuse d'expériences qui, depuis une quarantaine d'année, essaime doucement, dans les campagnes, mais aussi les banlieues et les villes, et qui vise à l'adoption de modes de vie plus ou moins autonomes et résilients localement.

Faute de temps, j'aimerais laisser de côté l'agroécologie ici, pour dire quelques mots de la permaculture, qui n'est pas à proprement parler une science, du moins au sens étroitement moderne du terme. La permaculture c'est plutôt une philosophie pratique (et par conséquent une éthique) de l'autonomie et de la résilience, fondée sur un ensemble de techniques qui puisent aussi bien dans l'écologie et l'énergétique des systèmes vivants que dans toutes sortes de traditions et de savoirs vernaculaires.

Le mot permaculture, comme vous le savez sans doute, est une contraction de «agriculture permanente», expression qui avait déjà été mise en circulation par plusieurs agronomes dans la première moitié du 20^e siècle, pour décrire des agrosystèmes, ou des pratiques d'agroforesterie pré-industrielles, mais qui a été repensée sous la forme de ce néologisme par deux chercheurs et activistes australiens à la fin des années 1970: Bill Mollison, qui deviendra par la suite le représentant très charismatique et grande gueule du mouvement et de son enseignement, et David Holmgren l'un de ses étudiants d'à peine vingt ans à l'époque, qui en est aujourd'hui le théoricien le plus sérieux et sans doute le plus profond. Tout cela pour désigner, je cite «un système intégré et évolutif d'espèces végétales et animales pérennes, ou s'autopérennisant, utiles à l'homme» (MOLLISON et HOLMGREN 1978).

Le contexte, c'est évidemment l'arrière-plan de la contre-culture des années 1960-1970 – et en particulier le *Whole Earth Catalog* qui avait conjugué les références à Buckminster Fuller et à Wendell Berry –, mais c'est aussi, plus directement encore, l'alarme tirée par le rapports Meadows au Club de Rome en 1972, et par le premier choc pétrolier l'année suivante. Et c'est d'abord comme une façon de se préparer à la considérable « descente énergétique » prédite par cette étude à l'horizon du premier tiers ou de la première moitié du 21^e siècle que Holmgren et Mollison développent ce concept de permaculture qui désigne, selon la définition actualisée donnée par Holmgren dans son livre *Permaculture*:

Des paysages élaborés en toute conscience qui imitent les schémas et les relations observés dans la nature et fournissent nourriture, fibres et énergie pour subvenir aux besoins locaux.⁶

Et plus exactement:

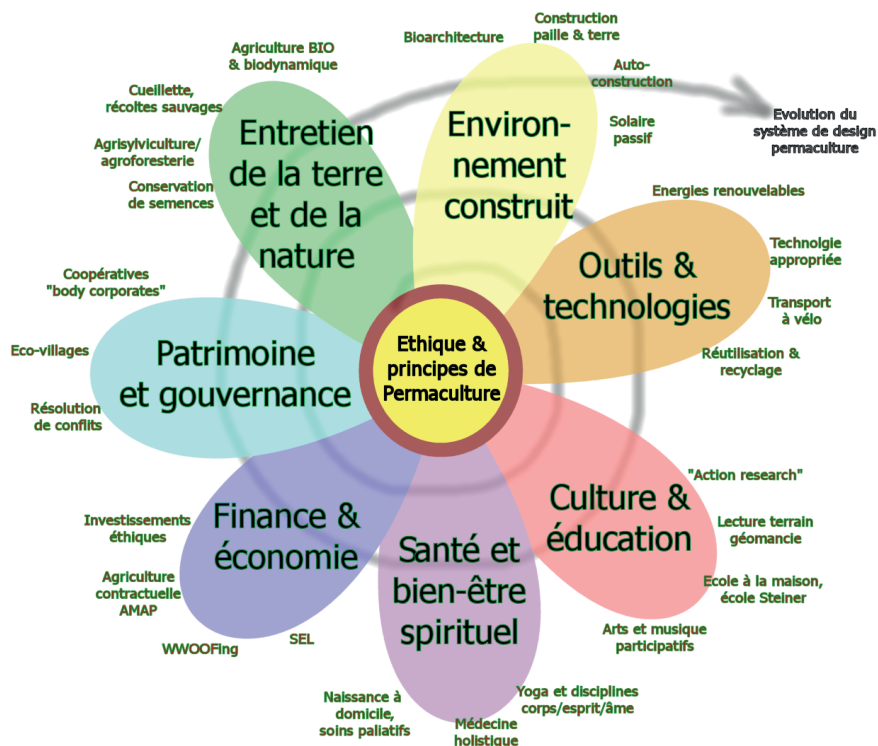
Le recours à un mode de pensée systémique et à des principes de conception, qui fournissent un cadre organisationnel au sein duquel il est possible de concrétiser le concept décrit ci-dessus. (HOLMGREN 2002)

Ce qui veut dire que la permaculture, même si elle est une alternative à l'agriculture standard, qui s'enracine d'abord dans la conception et l'entretien d'éco-agro-systèmes résilients, embrasse aussi potentiellement toutes sortes d'autres dimensions de l'existence individuelle et collective, comme l'environnement construit, l'éducation, la santé, etc. Elle se présente au fond comme une *culture* permanente, une philosophie globale, mais pratique, de la résilience. Comme l'écrit encore Holmgren:

[La permaculture] réunit l'ensemble des idées, des compétences et des modes de vie que nous devrions redécouvrir pour devenir des citoyens responsables et productifs, plutôt que des consommateurs dépendants. Selon cette acception plus limitée mais primordiale, la permaculture ne se limite pas aux paysages ni même aux compétences en matière de jardinage biologique, d'agriculture durable, de constructions économes en énergie ou de développement d'écovillages. Elle peut servir à conceptualiser, mettre en œuvre, gérer et améliorer l'ensemble des efforts fournis par les individus, les familles et les communautés pour élaborer un avenir soutenable. (HOLMGREN 2002)

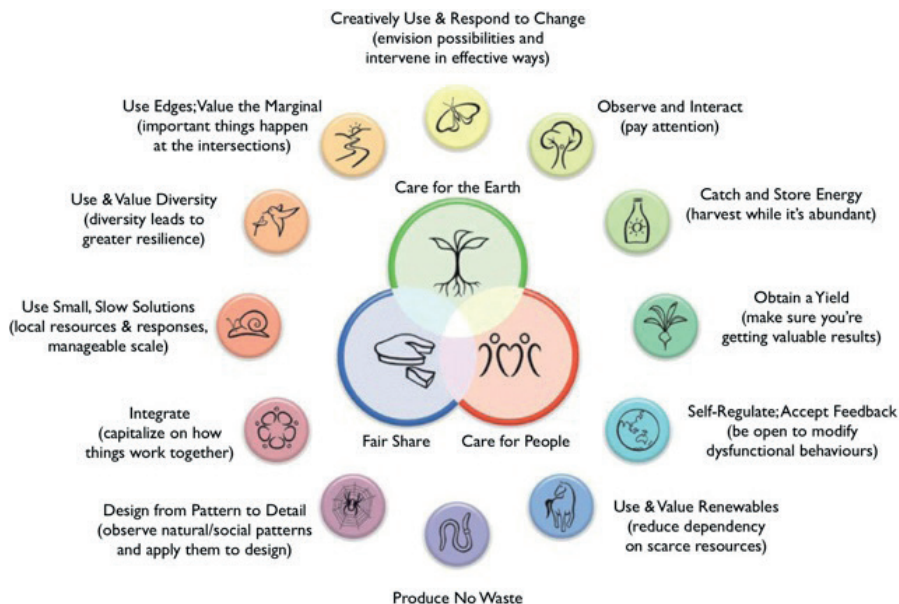
C'est l'idée qu'illustre cette «fleur de la permaculture», qui situe dans le *circulus* d'un mouvement spiralé tous les domaines susceptibles d'être concernés ou transformés par cette philosophie pratique (ill. 4). Il y a évidemment un côté mandala (vaguement New Age), dans ce genre d'illustrations, et j'aime assez les proposer à des auditoires d'architectes ou de designers, lesquels manquent rarement d'exprimer de façon quasi-pavlovienne l'ironie un peu condescendante et la profonde répulsion esthétique que leur inspirent les schémas de ce genre. Ce n'est pas juste par sadisme que je le fais, mais pour débusquer et ausculter un peu les raisons de cette ironie et de cette gêne dans un milieu où le flair esthétique et l'habileté graphique (eux mêmes très codés) tiennent souvent lieu de réflexion, et

4. «LA FLEUR DE LA PERMACULTURE», SELON DAVID HOLMGREN.



où un mélange de cynisme et de snobisme (c'est-à-dire une *indifférence calculée* vis-à-vis du contexte et des conséquences) est devenu une sorte de philosophie par défaut... ou de passe-partout professionnel. Pour enfoncer le clou, et crucifier encore un peu plus ce cynisme et cette ironie, je vous renvoie ici à cet autre schéma ou mandala dans lequel David Holmgren s'est efforcé de condenser l'ensemble de l'éthique (au centre) et des principes de conception (à la périphérie) de la permaculture. Si vous prenez le temps d'y réfléchir, vous constaterez que l'ensemble est extrêmement équilibré (ill. 5). Au centre, les trois principes éthiques, emboîtés les uns dans les autres, relèvent de l'impératif catégorique: 1. *Care for the Earth*, 2. *Care for the People*, et 3. *Fair Share* (principe d'équité qui ne figurerait pas vraiment dans l'éthique environnementale de Hans Jonas). Et sur le pourtour, douze principes de conception (*design*) qui forment la table des matières du livre de Holmgren et qui, tous inspirés de l'observation du fonctionnement des écosystèmes, composent ensemble les préceptes

5. LES PRINCIPES ÉTHIQUES
ET DE CONCEPTION
(DESIGN) DE LA
PERMACULTURE D'APRÈS
DAVID HOLMGREN.



d'une nouvelle « morale par provision » à la Descartes, mais visant d'abord la résilience dans un contexte de descente énergétique.

Permettez-moi d'insister sur ce point. Les principes de design de la permaculture ne sont pas des impératifs catégoriques, mais bien des préceptes de sagesse ou de bon sens « que l'on a intérêt à suivre tant qu'on n'en connaît pas de meilleurs ». Ils composent donc ce que l'on pourrait appeler, littéralement, *une morale par provision pour une culture permanente*: un art de vivre et d'agir, un art d'espérer face à la descente énergétique, c'est-à-dire un art tout court.

Vous noterez l'insistance avec laquelle Holmgren présente la permaculture comme une discipline de design ou de conception, ce qu'il fait de façon particulièrement claire lorsqu'il la distingue de l'agriculture traditionnelle d'une part, et de l'agriculture industrielle de l'autre:

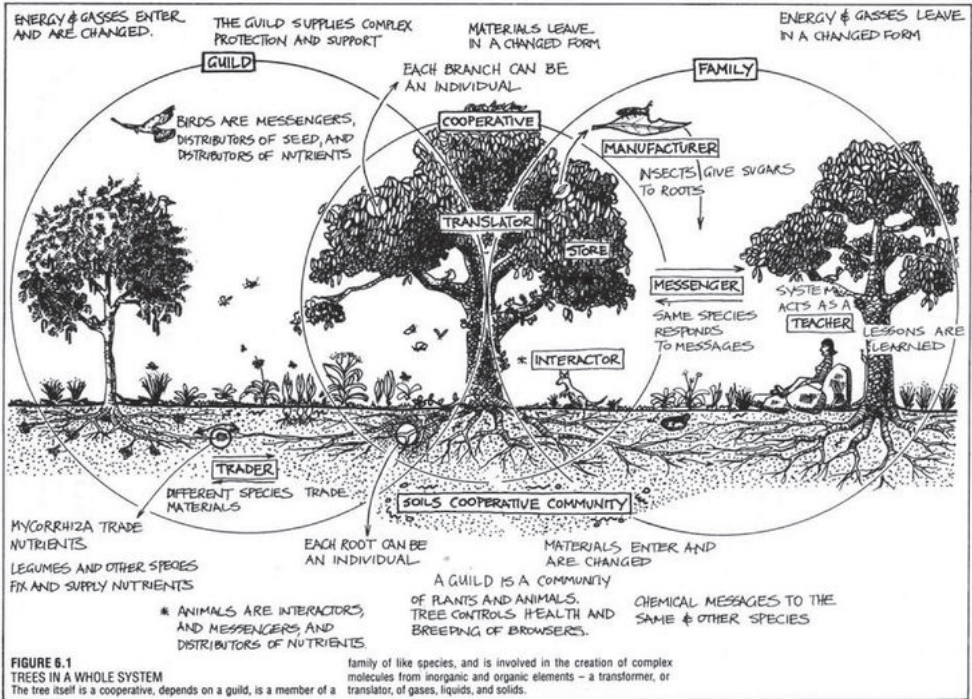
Traditional agriculture was labour intensive, industrial agriculture is energy intensive, and permaculture-designed system are information and design intensive.

Plutôt que de passer en revue ces douze principes mûrement réfléchis – ce que je vous invite à faire en lisant et en méditant vous-mêmes le livre de Holmgren –, j'aimerais conclure ces remarques en relevant ce qui, dans la démarche permaculturelle et dans la réalité des sites aménagés par elle, me paraît particulièrement susceptible d'interpeller l'architecture et les architectes aujourd'hui. Pour faire court, je limiterai cette liste à quatre remarques, en adoptant le principe philosophique (et donc géométrique) suivant: 12 principes de design / 3 principes éthiques = 4 intentions *poétiques* (et donc *techniques*).

La première intention marquante, c'est celle de l'adaptation à la spécificité et aux qualités particulières du site en question, de ses sols, de sa topographie, de ses climats ou micro-climats, et de l'ambition de *faire avec* ce qui est là⁷, de se mettre à l'écoute et à l'école de l'endroit et de ses milieux. Ceci est bien résumée par le principe d'observation, qui veut que l'on n'entreprene sur tout pas la moindre transformation conséquente, ni le moindre design, avant d'avoir passé au moins une année, c'est-à-dire tout un cycle des saisons, non seulement à s'acclimater aux réalités physiques et atmosphériques de la situation, mais aussi à s'imprégner

de la culture, de la mémoire et des traditions éventuellement encore vivantes dans les environs. Le but n'est évidemment pas de se satisfaire de la situation, ni de reconduire ces traditions, mais d'en apprendre le maximum avant de reconfigurer l'une, ou de bouleverser les autres, et, surtout, de minimiser les dépenses d'énergie vaines ou futiles.

La seconde intention forte, c'est la tendance des permaculteurs à envisager l'agriculture, ou plutôt l'horticulture – en tout cas la polyculture –, en épaisseur et en volume (ill. 6). Certes, la permaculture ne néglige pas le plan, et elle a même raffiné toute une démarche d'aménagement du site en zones, secteurs, pentes et réseaux, qui est en soi passionnante et pleine d'utiles leçons tant pour les architectes que pour les urbanistes. Mais ce qui me frappe surtout c'est la façon dont les permaculteurs, non seulement combinent, mais superposent (*stacking*) les strates du vivant en cultures étagées (et mutuellement bénéfiques) pour produire des milieux complexes en trois dimensions, qui sont à l'opposé de la désolante platitude et simplification des monocultures, toutes architecturalement *nulles*. Avec les dispositifs d'agro-foresterie, de forêt jardin (ou de sylvanerie, comme disent Perrine et Charles Hervé-Gruyer⁸), de cultures en buttes ou en baissières dont leurs sites sont de véritables laboratoires, les permaculteurs conçoivent, développent et ménagent des volumes d'habitat collectif et, en ce sens, font de l'*architecture* comme personne⁹. La troisième intention que je relèverai, c'est une prédilection pour les limites, les lisières (*edges*), les marges, les écotones, c'est-à-dire les zones de transition entre systèmes, dont les écologues ne cessent de souligner qu'elles sont souvent les milieux biologiques les plus complexes et les plus riches. Il faut souligner que cette attention particulière portée aux zones de relation ou de transition entre milieux, résonne avec le principe de coopération, central dans la démarche, qui veut que «chaque élément remplisse plusieurs fonction, et chaque fonction soit remplie par plusieurs éléments». Vous noterez que ce principe d'économie (au sens originel du terme) est bien une maxime fonctionnaliste, mais très exactement à l'opposé du fonctionnalisme canal historique que le mouvement moderne embrassa il y a près d'un siècle et qui consista, pour l'essentiel, à indexer l'architecture (sa production, ses usages et son esthétique) sur



les échelles, standards, processus et modes de production de l'industrie, eux-mêmes boostés par l'in vraisemblable abondance énergétique offerte par les ressources fossiles. On pourrait donc décrire cette maxime comme celle d'un *alterfonctionnalisme*, c'est-à-dire d'une technologie authentiquement post-industrielle. Et c'est bien ainsi qu'elle fut formulée, en 1972, par un tout jeune architecte, que les autres architectes s'empresèrent d'oublier, mais que les fondateurs de la permaculture lurent attentivement, et auquel il l'empruntèrent, comme une parfaite définition de ce qu'ils entendaient mettre en œuvre¹⁰.

Enfin, la dernière intention que j'aimerais souligner, c'est une vision de l'écosystème productif, et de son design en agrosystème, comme un espace-temps de cycles et de processus circulaires, d'orbites de

6. BILL MOLLISON, LES ARBRES DANS LEUR SYSTÈME COMPLET: «L'ARBRE LUI-MÊME EST UNE COOPÉRATIVE, IL DÉPEND D'UNE GUILDE, EST MEMBRE D'UNE FAMILLE D'ESPÈCE SEMBLABLES, ET EST IMPLIQUÉ DANS LA CRÉATION DE MOLÉCULES COMPLEXES À PARTIR D'ÉLÉMENTS ORGANIQUES ET INORGANIQUES – C'EST UN TRANSFORMATEUR, OU UN TRADUCTEUR, DE GAZ, DE LIQUIDES ET DE SOLIDES.»

reproduction, où les déchets des uns deviennent les ressources des autres. Si cette ode à la circulation, au recyclage, au réemploi et à l'élimination des « externalités » (ou des déchets) par réintégration dans le processus, est un point de doctrine relativement commun aux démarches environnementales en général, elle prend, dans le ballet des successions, saisons et rotations culturelles que ménagent les permaculteurs dans leurs jardins, l'étoffe et l'ampleur d'une patiente *révolution* – au sens étymologique du terme (*to revolve*) que souligne bien, rappelez-vous, Wendell Berry, et qui n'a évidemment pas grand chose à voir avec l'*ejaculatio praecox* de ceux qui, ne sachant ou ne voulant pas contenir leur indignation, préfèrent la brandir comme un marteau, et comme un certificat de vertu.

Celles et ceux d'entre vous qui m'auront attentivement lu depuis le début, et qui se souviennent de la façon dont je suis entré en matière en rappelant les quatre préceptes de ma morale provisoire du sub-urbanisme, doivent ici se dire que je me suis drôlement bien débrouillé pour fermer le cercle et retomber sur mes pieds. Et ils me soupçonnent peut-être d'avoir, par artifice rhétorique, choisi à dessein, dans la permaculture, quelques traits adventices, mais bien propres à en brosser un portrait qui corresponde à mes propres obsessions. C'est possible, mais je n'ai pourtant pas l'impression d'avoir du forcer le trait. Et lorsque l'un des meilleurs praticiens et théoriciens de la permaculture définit celle-ci comme un « multi-dimensional design » (ill. 7), ce sont précisément les intentions que je viens de relever qu'il met en avant.

Ce concept de projet multi-dimensionnel, comme ceux de sol sauvage et de diversité, est basé sur l'imitation directe des écosystèmes. La plupart du temps, l'agriculture, quasi bi-dimensionnelle, consiste en surfaces cultivées de très faible épaisseur. L'étagement des cultures introduit la troisième dimension, la verticale, la succession travaille avec la quatrième, le temps, tandis que la lisière concerne les limites entre les différentes parties du système. (WHITEFIELD 2009: 22)

Alors oui, c'est vrai, il existe une singulière résonance, même si je ne l'ai découverte qu'après coup – et assez récemment –, entre ce que je croyais pouvoir identifier il y a plus de vingt ans comme les préceptes du sub-urbanisme, et les intentions poético-technique fondamentales autour



7. PERRINE ET CHARLES
HERVÉ GRUYER, SÉANCE
DE FORMATION À LA
FERME DU BEC-HELLOUIN.

desquelles le concept de permaculture s'était constitué encore vingt ans auparavant. Plutôt qu'un effet du hasard, vous l'aurez compris, je vois dans cette résonance un signe des temps, mais surtout une confirmation, et un encouragement. Confirmation, d'abord, de ce que j'avais été bien inspiré de renoncer au programme que je m'étais fixé de consacrer un essai à chacun des préceptes de ma morale provisoire. De fait, je constate aujourd'hui, comme vous l'avez vu, que ces essais étaient déjà écrits, et par des auteurs bien plus expérimentés et compétents que je ne le suis. Mais encouragement aussi, et surtout, à développer enfin l'idée et les implications de cet «Art d'espérer», symétrique de l'«Art de la mémoire», dont les sites de permaculture sont aujourd'hui les creusets et les laboratoires, et à expliciter ainsi, grâce à eux, ce que j'avais très implicitement ramassé dans les trois dernières phrases de mon petit bouquin :

Le siècle n'est plus à l'extension des villes mais à l'approfondissement des territoires. Pas plus que les simulacres de mémoire littérale, le nomadisme moderne ne parviendra à rendre supportables l'aplatissement des lieux et leur grandissante univocité. Le monde est devenu trop étroit pour que l'on puisse seulement songer à ne pas explorer partout sa quatrième dimension. Il est urgent d'extrapoler. (MAROT 1999: 176)

C'est à ce chantier que j'ai décidé de m'atteler à présent, d'une part en y consacrant une partie de mon enseignement¹¹, et de l'autre en montant, dans le cadre de la prochaine triennale d'architecture de Lisbonne, qui ouvrira en octobre 2019, et qui portera sur le thème de la rationalisme et de l'économie de moyens, une exposition que j'ai intitulée «Taking the Country's Side: Permaculture For Architects», et dont voici le pitch:

This exhibition project looks into an environmental movement which, for more than four decades, has consistently explored the hypothesis of a future of energy descent and its consequences for the redesign and maintenance of territories. By focusing on the central role that biological systems could play again in both economy and society, it has evolved useful concepts and strategies for imagining a postindustrial technology based on a radical economy of energy and material resources. What if we considered permaculture not only as a kind of architecture, but also as an attempt at redefining architecture's rationality and economy of means today? Aiming at sparing efforts (*utilitas*, *commoditas*), at increasing resilience (*firmitas/soliditas*) and at managing «worlds» (*venustas/voluptas*), its design-based approach to agriculture and life sustenance does indeed reverberate and renew what Vitruvius, Alberti and many other classical theorists of the discipline held as the three pillars of architectural design. Framed as a reflexive and didactic attempt at reconnecting architecture and agriculture, the exhibition will thus stress some of the lessons that contemporary architects and urbanists might draw from this whole school of thought and action.¹²

Voilà, c'est à peu près ce que je voulais vous dire, même si je me rend compte qu'en fait d'urbanisme de l'espoir, j'ai beaucoup parlé d'art d'espérer, mais presque pas d'urbanisme. Et c'est vrai, lorsque je réfléchis à cette idée, j'ai tendance à loucher beaucoup plus du côté des *agraris* que du côté des urbanistes. À tout prendre, je vois beaucoup plus d'intelligence dans les trop rares oasis de la permaculture que dans les plomberies ubiquitaires et sophistiquées de la soi-disant *smart city*. Je vous laisserai donc sur la réflexion, à mes yeux très profonde, de l'un de ces penseurs agrariens auquel j'ai fait brièvement allusion tout à l'heure, à savoir Wes Jackson, le fondateur du Land Institute au Kansas, qui s'emploie depuis plus de quarante ans à développer des polycultures de céréales pérennes, directement inspirées par les écosystèmes de la

prairie américaine. Cette réflexion que je lui emprunte est tirée d'un livre dont le titre est un magnifique oxymore: *Becoming Native to this Place*. La voici:

To a large extent, this book is a challenge to the universities to stop and think what they are doing with the young men and women they are supposed to be preparing for the future. The universities now offer only one serious major: upward mobility. Little attention is paid to educating the young to return home, or go some other place, and dig in. There is no such thing as a «homecoming major». But what if the universities were to ask seriously what it would mean to have as our national goal becoming native to this place, this continent? We are unlikely to achieve anything close to sustainability in any area unless we work for the broader goal of becoming native in the modern world, and that means becoming native to our places in a coherent community that is in turn embedded in the ecological realities of its surrounding landscape. (JACKSON 1994: 3)

En voilà un beau programme: «Devenir indigène»!

¹ Cf. MAROT 1999: 114-176. Republié sous forme de livre et sous le même titre, aux Éditions de La Villette, Paris, en 2010.

² «Because the soil is alive, various, intricate, and because its processes yield more readily to imitation than to analysis, more readily to care than to coercion, agriculture can never be an exact science. There is an inescapable kinship between farming and art, for farming depends as much on character, devotion, imagination, and the sens of structure as on knowledge. It is a practical art» (BERRY 1977: 87).

³ «The word *agriculture*, after all, does not mean «agriscience», much less «agribusiness». It means «cultivation of land». And *cultivation* is at the root of the sense both of *culture* and of *cult*. The ideas of tillage and worship are thus joined in *culture*. And these words all come from an Indo-European root meaning both «to revolve» and «to dwell». To live, to survive on the earth, to care for the soil, and to worship, all are bound at the root to the idea of a cycle. It is only by understanding the cultural complexity and largeness of the concept of agriculture that we can see the threatening diminishment implied by the term «agribusiness»» (BERRY 1977: 87).

⁴ «The effective knowledge of this unity must reside not so much in doctrine as in skill. Skill, in the best sense, is the enactment or the acknowledgment or the signature of responsibility to other lives; it is the practical understanding of value. Its opposite is not merely unskillfulness, but ignorance of sources, dependences, relationships» (BERRY 1977: 91).

- ⁵ En brandissant ce concept d'agritecture, ces tenants de l'éco-modernisme ou de l'éco-pragmatisme contemporain reprennent toutefois, mais sans le savoir et dans de toutes autres intentions, un néologisme qui fut forgé à la fin du 18^e siècle par un maçon Lyonnais nommé François Cointereaux qui, ayant embrassé la cause des agriculteurs, délaissée à ses yeux par les architectes, s'était auto-proclamé «professeur d'architecture rurale», et posait bien le problème: «L'Architecture, de tous les temps, a été traitée isolément; l'Agriculture, de tous les temps, a été expliquée séparément. C'est une erreur: ces deux arts ne sauraient être approfondis qu'en fondant leurs principes dans le même creuset de l'esprit; il en résulte une science nouvelle, que je nomme avec fondement *Agritecture*.» C'est au livre de Jean-Philippe Garric (2014), largement consacré à cette figure originale du croisement entre architecture et agriculture, que j'emprunte cette citation.
- ⁶ Cf. HOLMGREN 2002. La traduction française de ce livre a été publiée récemment aux Éditions Rue de l'Échiquier, l'un des meilleurs éditeurs français actuel dans le domaine des questions environnementales, mais avec une légère torsion dans le sous titre: *Permaculture: principes et pistes d'action pour un mode de vie soutenable*, 2014.
- ⁷ Patrick Whitefield l'exprime sans ambages dès la première page du chapitre qu'il consacre aux principes de la permaculture: «The essence of permaculture is to work with what is already there: firstly to preserve what is best, secondly to enhance what is there, and lastly to introduce new things» (WHITEFIELD 2011: 13). Du même auteur, l'un des plus solides sur la question, on peut lire en français un excellent petit manuel de vulgarisation (WHITEFIELD 2009).
- ⁸ Cf. HERVÉ-GRUYER 2014. L'un des autres très bons livres sur la permaculture (avec une excellente bibliographie), qui raconte la transformation de la Ferme du Bec Hellouin, aujourd'hui devenue l'une des Mecque de la discipline. Une séquence du documentaire Demain, tournée dans la ferme, est particulièrement éloquente sur les principes de cette agroforesterie étagée.
- ⁹ Mais aussi de l'urbanisme... et de ce point de vue, il me semble que l'idée de *campagne verticale*, telle que la permaculture la met en oeuvre (touffue et stratifiée au point de rendre Google Earth aveugle) est sans doute plus porteuse que celle de *métropole horizontale*.
- ¹⁰ J'aime garder ici le mystère sur l'identité de cet architecte et critique d'architecture, aujourd'hui inconnu de la profession, mais dont je prédis que la réputation sera, d'ici 10 ou 20 ans, au moins égale à celle de ses plus illustres contemporains.
- ¹¹ «À l'école de la permaculture et de l'agroécologie: vers une profonde recontextualisation de l'architecture», cours optionnel de master, Epfl, département d'architecture, et Graduate School of Design, Harvard program in Rotterdam, Automne 2017.
- ¹² Sébastien Marot, «Taking the Country's Side: Permaculture for Architects», présentation du projet d'exposition au Centre Culturel de Belem pour la triennale d'architecture de Lisbonne en 2019.

Bibliographie

- AUDIER, S. (2017): *La société écologique et ses ennemis: pour une histoire alternative de l'émancipation*, La Découverte, Paris.
- BERRY, W. (1977): *The Unsettling of America: Culture and Agriculture*, Sierra Club Books, San Francisco.

- CALAME, M. (2007): *Une agriculture pour le XXI^e siècle. Manifeste pour une agronomie biologique*, Éditions Charles Léopold Mayer, Paris.
- (2008): *La tourmente alimentaire. Pour une politique agricole mondiale*, Éditions Charles Léopold Mayer, Paris.
 - (2011): *Lettre ouverte aux scientifiques. Alternatives démocratiques à une idéologie cléricale*, Éditions Charles Léopold Mayer, Paris.
 - (2016): *Comprendre l'agroécologie. Origines, principes et politiques*, Éditions Charles Léopold Mayer, Paris.
- CLAPIERS, Luc de (1857): «Réflexions et maximes», [in] *Œuvres de Vauvenargues*, Furne et Cie, maxime 251.
- GARRIC, J.-P. (2014): *Vers une agritecture: architecture des constructions agricoles 1789-1950*, Mardaga, Bruxelles.
- HOLMGREN, D. (2002): *Permaculture, Principles and Pathways Beyond Sustainability*, Holmgren Design, Melliodora [éd. fr.: *Permaculture, principes et pistes d'action pour un mode de vie soutenable*, Éditions Rue de l'Échiquier, Paris, 2014].
- JACKSON, W. (1994): *Becoming Native to this Place*, Counterpoint, Berkeley.
- MAROT, S. (1995): «L'alternative du paysage», *Le Visiteur*, n°1, automne, pp. 54-81.
- (1999): «L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture», *Le Visiteur*, n°4, juin, pp. 114-176.
- MOLISSON, B., HOLMGREN, D. (1978): *Permaculture One, A Perennial Agriculture for Human Settlements*, Tagari Australia, Sisters Creek.
- SERVIGNE, P., STEVENS, R. (2016): *Tout peut s'effondrer: Manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Seuil, Paris.
- WHITEFIELD, P. (2009): *Graine de permaculture*, Passerelle Éco.
- (2011): *The Earth Care Manual: A Permaculture Handbook for Britain and Other Temperate Climates*, Permanent Publication, East Meon.
- HERVÉ-GRUYER, P., C. (2014): *Permaculture: guérir la terre, nourrir les hommes*, Actes Sud, Arles.

